

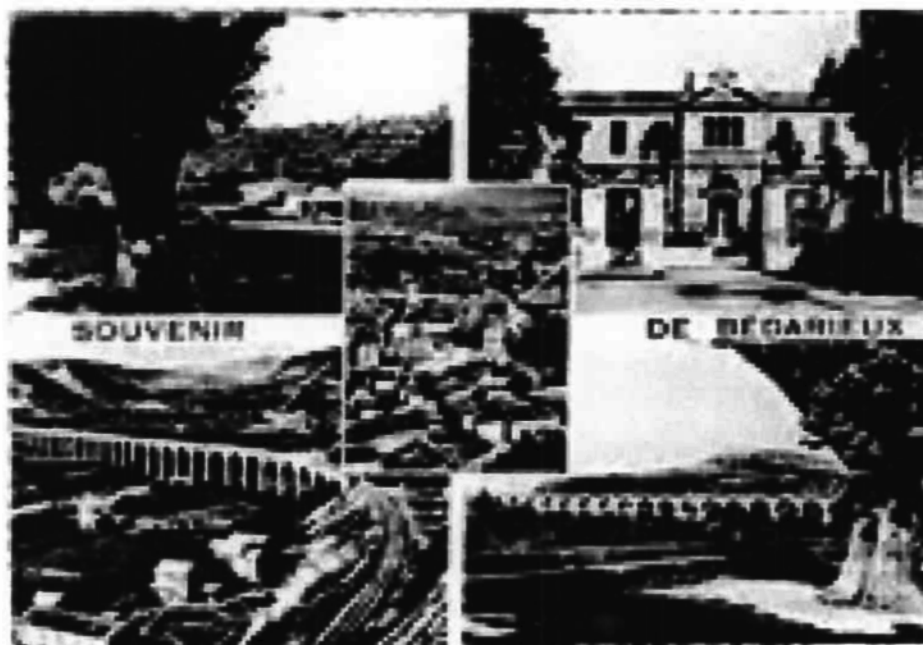
BEDARIEUX

1920 – 1940

SOUVENIRS

par

anne marie MAS



RESURGENCES

Adresse: Office du tourisme 1 rue de la République BEDARIEUX
résurgencesbdr@sfr.fr

BEDARIEUX 1914/1940

Témoignage de Anne Marie MAS

C'est une petite ville où règne encore une certaine activité : petites usines avec quelques ouvriers : 2 biscuiteries, 2 confiseries, 2 tuileries, 2 fours à chaux, la carrière de bauxite, le dépôt des machines à la Gare, l'usine à gaz, une tannerie, une mégisserie, le nœud ferroviaire : ligne Paris/Béziers par Neussargues. Bédarieux-Mazamet par Saint Pons. Bédarieux-Montpellier, Bédarieux-Graissessac.

A coté de ces entreprises, beaucoup d'artisans qui travaillent seuls, soit avec un ou plusieurs ouvriers.

Au Faubourg, que je connaissais bien car j'y habitais, il y avait aux « trois chemins » le maréchal-ferrant qui se manifestait par un tapage sur l'enclume ou par l'odeur de corne brûlée lorsqu'il ferrait un cheval.

En face de lui, un charron avec son trottoir encombré de roues de charrettes, plus loin un bourrelier-sellier... tout ce coin travaillait pour le cheval.



Moins tapageur, le tonnelier faisait tranquillement son travail sur son trottoir, assemblant ses douelles en rond, allumant un petit feu de copeaux au centre et petit à petit coiffant ses douelles de cercles de fer, Il faisait descendre ceux-ci par petits coups

Il y avait des menuisiers (mon père en était un) il était aussi ébéniste j'allais voir travailler le tourneur qui faisait sortir de ses mains des objets magiques : d'un long morceau de bois à section carrée, il obtenait par exemple un pied de table ouvragé avec des volumes, des gorges, des crêtes etc... suivant le ciseau qu'il tenait et qu'il appuyait sur le bois.



De temps en temps ; il arrêtait son tour pour mesurer avec un compas d'épaisseur la dimension à obtenir. De ce travail, sortaient tantôt des copeaux minces comme des rubans, ou des lacets, des morceaux plus épais et j'admirais fascinée, par toutes ces jolies choses qui naissaient sous mes yeux.

A peu près une fois l'an s'installait au bout de la rue (il n'y avait pas d'auto en ce temps là) « l'estamaire » (l'étameur) Sa cuve pleine d'étain en fusion sur un trépied, il attendait les clientes (les gens se servaient alors de couverts en fer et la couche d'étain qui les recouvrait avait disparu à l'usage) les pauvres objets avaient piteuse mine : noir, tachés, affreux, l'estamaire les plongeait dans sa marmite magique et, merveille ! ils resplendissaient comme de l'argent neuf lorsqu'ils sortaient de leur cure de jouvence.



De temps en temps passait le « peillarot » (le chiffonnier qui, outre les chiffons récoltait aussi les peaux de lapins. Ma mère lui en portait lorsqu'elle en avait une de prête, c'est-à-dire sèche et bien tendue, fourrure en dedans, sur un sarment plié en deux.



Le vendredi arrivait Charlot, un poissonnier de Valras qui avec sa voix de stentor clamait « Lou peiss, tant biou que nado ! » (le poisson, si vif qu'il nage !) Pauvre poisson. Ce Charlot avait beaucoup de bagout et la main leste pour la promener légèrement sur les appas de certaines clientes qui se devaient de pousser de petits cris effarouchés.



Le poissonnier de Bédarieux avait une petite corne pour attirer l'attention, puis il criait de sa voix puissante « grand arrivage de thon, merlan, maquereau, sardines ... à la poissonnerie près de la poste » (la poissonnerie y est toujours mais la poste n'y est plus)

La matelassière des Trois Chemins travaillait devant sa porte, elle devait d'abord carder la laine qui lui était livrée tassée à l'extrême dans un grand sac de jute. Elle utilisait un instrument comportant un petit banc sur lequel elle s'asseyait à califourchon ; sur ce même banc, devant elle, était la machine à carder, sorte de mâchoire en arc de cercle portant des crocs incurvés, en acier, mue par un mouvement de balancier.

La laine était placée dans cette « gueule » et le balancier arrachait peu à peu les amas de laine pour en faire des flocons, nuages légers que la matelassière placera sur la toile à matelas posée sur une plateforme posée sur des tréteaux. Avec son aide, elle étalera partout cette laine et toutes deux finiront le matelas, cousant les bords et plaçant de loin en loin des points traversant l'épaisseur pour que la laine reste fixe.



Tous les jours, passait le crieur public, il se plantait aux points les plus passants de la rue et, d'un roulement de tambour (qu'il appuyait sur son pilon, le malheureux ayant perdu une



jambe à la guerre) il clamait « avis à la population ! » et criait ce qu'il avait à communiquer en déroulant le papier de sa liste au fur et à mesure. Après quoi, il rempochait son papier et s'en allait continuer sa ronde.

Tous les jours passait la laitière avec ses deux cruches de lait et sa mesure d'un litre. Elle appelait du fond de l'escalier, ma mère descendait avec la casserole.

Pendant la guerre de 40, c'était un laitier qui faisait sa tournée le soir ; je descendais ; la rue était à peine éclairée à cause de la défense passive et le bonhomme avait suspendu à un bouton de sa veste une lampe de poche car il fallait verser le lait correctement et compter la monnaie...puis il se fondait dans la nuit avec ses bidons, sa cruche et sa mesure, le tout placé dans une petite remorque attachée au vélo.



Il y avait aussi des pêcheurs qui patrouillaient dans la rivière et vendaient leurs prises le long des rues. Je me souviens de Portes (en patois Portoss) maigre et sec comme un « estelou » (tuteur) il avait les yeux ronds au regard fixe comme celui des gallinacés, une pomme d'Adam proéminente et pointue, quelques cheveux rares et fins dépassant de la casquette, parfait braconnier connaissant par cœur son gibier qu'il soit à plume, à poil ou à écailles. Il avait ses clients attirés.

Lorsqu'il avait fait une belle prise, il allait au bureau de Monsieur Barthélemy (épiciers en gros) et s'approchant lui disait confidentiellement « Eh ! Moussu Bathelémy, guéitas » (regardez) il découvrait alors lentement sa victime en soulevant le feuillage de son large panier pour faire admirer un beau poisson aux délicates nuances, tout brillant de fraîcheur, et Monsieur Barthélemy opinait « Es pla poulit en effet » (il est bien joli en effet) - « Lou fou louta ! » (je le fais loter) - « Quant es lou billet ? (combien le billet ?) - « un franc »

« Baïlo m'en dos » (donne m'en deux)

les deux francs empochés, Portoss, poisson et panier disparaissaient jusqu'à la belle prise suivante, au bout d'un certain temps se jouait le même scénario ; troisième prise idem. A la quatrième, Monsieur Barthélemy lui disait en souriant « mé semblo que gagni pas gairé »

(il me semble que je ne gagne pas beaucoup) Alors, lui avec feu Lou cop que ven, Moussu Barthélemy! (la prochaine fois, Monsieur Barthélemy) et la fois d'après il gagnait !

Il n'empêche que notre rusé compère était de l'étoffe-dont on fait les héros : pendant la guerre de 14, à la fin d'un assaut où les soldats valides avaient rejoint leurs tranchées, il s'aperçut que son capitaine n'était pas revenu ; aussitôt il remonte le talus de la tranchée, se faufile en rampant parmi les barbelés, plonge dans les cratères d'obus, remonte, replonge, toujours en rampant au risque d'être canardé à tout moment. Enfin, il trouve son capitaine blessé, l'arrime comme il peut sur son dos, toujours rampant et au prix de terribles efforts.

Pour lui montrer sa reconnaissance et son estime, une fois la paix revenue, le capitaine l'invitait chaque année à passer un mois d'été dans sa résidence de campagne.

Là, il avait tout loisir de chasser, pêcher ...le paradis !!

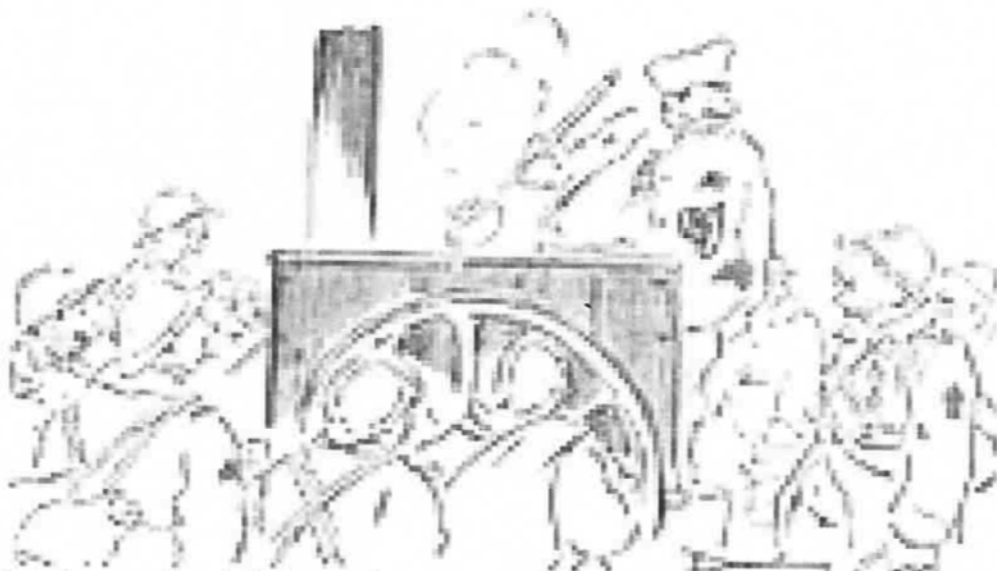
Un matin, revenant de son fructueux passe temps, il va trouver le capitaine, avec l'air d'un conquérant sûr des compliments qu'il va recevoir....

- « Mon capitaine !! Regardez ! » ouvrant un grand sac il exhibe triomphalement son gibier... le capitaine regarde...et blêmit.. puis il réussit à articuler d'une voix étranglée par l'émotion



« Mon Dieu ! un faisane de la Comtesse ! » Cette noble dame, voisine du capitaine, avait acheté, à prix d'or, quelques unes de ces bêtes splendides pour agrémenter son parc !!

Parfois passait à Bédarieux « la troupe ». Les soldats allant faire les grandes manœuvres au Larzac (ou en revenant) le dessous de la Perspective était plein d'hommes à l'uniforme bleu, des chevaux attachés à des anneaux scellés dans les remparts, d'un tas de matériel inconnu de nous, les enfants, et nous nous faufilions au milieu de tout ce chaos, regardant, écoutant cette animation qui contrastait avec le vide habituel de la place. Ce qui me plaisait le plus, c'était « la roulante », marmite immense montée sur roues avec son foyer incorporé où brûlait le bois pour cuire le « rata »



Toute cette animation se déroulait devant le monument « aux combattants de 1870-1871 du canton de Bédarieux »

J'ouvre ici une parenthèse car ce qui va être écrit eut lieu vers 1955, alors que je passais par là avec ma classe de gamins de 6 à 7 ans.

Ce monument est toujours en place et l'on peut y voir d'abord une statue de femme drapée à l'antique, couronne crénelée sur ses cheveux bien coiffés, guerrière intrépide, brandissant de la main droite une épée (ou plutôt la poignée car la lame a disparu depuis longtemps) la main gauche tenant le haut d'un bouclier dont la pointe repose sur le sol, l'air farouche et déterminée. Qui est-elle ? la Patrie ? la République ? la Liberté ? la ville de Bédarieux ?

Derrière elle, une sorte d'obélisque, portant à la pointe de son pyramidion un globe, terrestre sans doute, c'est-à-dire notre univers et sur ce globe, un beau coq fièrement campé (le symbole de nos ancêtres les gaulois ?) clame d'un air terrible sa puissance et sa détermination dans un cocorico retentissant et muet...

Un jour donc, passant par là avec mes garçons, tout à coup l'un d'eux s'arrête, le nez en l'air, bouche bée, fixant intensément le volatile intrépide, puis, éclatant soudain d'admiration s'écrie : « anné, Madame, cet oeuf qu'elle a pondu cette poule ! » (ce anné est la contraction de Diou me damne, Dieu me damne) qui servait à exprimer toutes sortes de pensées et de sentiments.

Parenthèse fermée, nous revoici donc vers les années 30, l'âge du catéchisme et de la « communion solennelle » pour les enfants de mon âge. Comme, à l'école, nous rentrions le matin à huit heures et sortions à onze, un jour par semaine la maîtresse nous lâchait à onze heures moins le quart pour nous rendre à l'église. Pour nous, du faubourg, il fallait se rendre à Saint Louis, et nous voila montant le Planol à toute allure, galopant sur le pont, sur le quai de l'Orb jusqu'à la ruelle près de l'église. Nous entrons haletant et soufflant et prenons place à gauche de l'allée, le coté droit étant occupé par les filles de l'école libre surveillées par une maîtresse. Chaque fille séparée de sa voisine par une chaise vide. Pourquoi cela ? la cause évidemment, d'une chercheuse d'histoires comme il s'en trouve quelquefois. Elle prend le bonnet d'une fille, celle-ci veut le récupérer, il s'ensuit un léger bruit qui enfle dans le vaste espace de la nef et Monsieur le Curé, dérangé dans son travail, -il est en train d'expliquer les mystères de la religion- ! arrive clopin-clopant (il doit souffrir des genoux ou des chevilles car il est âgé) vers l'une des filles abat sa grande main sur la tête, empoigne à la fois bonnet et cheveux, secoue le tout vigoureusement quelques secondes, puis lance le bonnet en l'air, violemment, derrière lui. Minute de silence !. Puis la fille, penaude, va récupérer son bien, et le vieux prêtre peut reprendre sa leçon. Il est âgé, au moins 80 ans, ce qui est une performance pour l'époque, grand, lourd, massif, il a une très mauvaise vue car il porte des lunettes extrêmement épaisses, lorsqu'il lit son prône, il met une paire supplémentaire et tient son livre

à bout de bras. Son crane est poli comme un miroir, reflétant toutes les lumières des cierges, seule une petite bande de duvet blanc va d'une oreille à l'autre en passant par la nuque.



Tel quel il mène rondement son monde et sait être un metteur en scène remarquable. Pour la messe de minuit, l'église est bondée, tout le monde attend l'heureux évènement... Au premier coup de minuit le grand portail de l'église s'ouvre à deux battants et l'enfant Jésus, porté par de petits acolytes vêtus de rouge et de dentelle blanche, fait son entrée... Aussitôt les cloches sonnent à toute volée, les orgues tonnent et une belle voix virile entonne le Minuit Chrétien.

En même temps toutes les rampes d'ampoules électriques s'allument créant un décor chaleureux, émouvant, joyeux, annonciateur de la lumière qui va revenir avec les beaux jours et le renouveau de la nature... tout cela incarné dans un enfant nouveau-né.

Malheureusement, à côté de la joie il y a parfois de la peine, la tristesse de la mort et Monsieur le Curé endosse la grande chape noire bordée d'argent pour accompagner le défunt (ou la défunte) chez les morts. Le cimetière est loin mais les gens prennent le temps d'y aller par sympathie et respect pour les affligés.



Le convoi s'ébranle : d'abord les enfants de chœur portant croix et encensoir, puis Monsieur le Curé, ensuite le corbillard tiré par un cheval, la famille du défunt, puis les draps d'honneur.

Ces derniers sont des pièces de tissu de forme carrée de deux mètres environ de côté, noir pour les adultes, blanc pour les jeunes et les bébés. Chaque coin de drap est tenu par une personne. J'avais à peu près six ans lorsqu'on m'a enrôlée pour tenir un drap (pour un bébé que je ne connaissais même pas) La route du cimetière était bordée de platanes (appréciés en été) le convoi va lentement, il est très long et à un moment, la fille qui tient le drap devant moi tourne la tête vers l'arrière en continuant d'avancer. Lorsqu'elle la retourne vers l'avant, toc !

Le platane ! réaction des trois autres filles, éclat de rire... aussitôt , chut !! gros yeux, air courroucé des adultes... nous refrémons notre gaité..

Le deuil était strict pour les personnes très proches du défunt : c'était le noir de la tête aux pieds y compris le chapeau, gants, sac à main....De plus, le chapeau comportait un voile en crêpe qui retombait en arrière jusqu'au milieu du dos.

Les femmes n'allaient pas à l'enterrement, mais le lendemain il y avait une messe de deuil et le voile du chapeau était rejeté devant le visage. Après la messe, il reprenait sa place en arrière et restait là deux ans , après quoi on l'enlevait : le grand deuil était passé. Deux ans encore de noir auquel on ajoutait du gris, du blanc et enfin du mauve. Le deuil était fini.

Pour les hommes, c'était plus simple : un brassard noir sur la veste ou le pardessus, au bras gauche.

Une vieille personne nous racontait que, de son temps, (de sa jeunesse) il fallait mettre un chapeau pour faire la visite mortuaire. Une de ses petites amies étant morte (à 8 ou 9 ans) elles étaient trois qui voulaient faire la visite mais elles n'avaient qu'un seul chapeau ! Alors chacune mit ce chapeau qui alla saluer trois fois la petite morte chaque fois sur une tête différente .

La mode était suivie de près. Pour les « Rameaux » on étrennait la « demi-saison » ensembles plus légers et plus clairs que les gros manteaux d'hiver, chapeau de paille fine etc...

A la Toussaint, c'était de nouveau la demi-saison après l'été au grand chapeau de paille et les sandales ou les espadrilles ou les souliers blancs et ajourés. Enfin l'hiver voyait tout le monde emmitouflé dans de gros manteaux, bonnets et cache-nez, les enfants les pieds chaussés de galoches à la semelle de bois ; la plupart du temps, les mères faisaient mettre à ces semelles des clous ronds pour épargner le bois.

Mais le Pont Vieux était pavé de je ne sais quels moellons, nous n'avions rien trouvé de mieux, (nous les enfants) que de démarrer à fond de train d'un bout du pont, puis vers le milieu, une brusque détente de la jambe qui donnait un coup brutal aux pavés et les étincelles jaillissaient à qui mieux mieux...Pauvres clous !

Ces mêmes galoches servaient de patins pour glisser sur les plaques d'eau gelée des ruisseaux. Comme il n'y avait pas de tout à l'égout, l'eau des évier descendait sur le trottoir qu'elle franchissait dans une rigole pour aller au ruisseau.

Quand il faisait très froid, l'eau se gelait et s'étalait de plus en plus, formant une patinoire vite utilisée par la marmaille. Re...pauvres clous ! et l'arrière train aussi, car les chutes étaient nombreuses...

A propos d'eau, certaines maisons n'en avaient point, il fallait que les gens la montent chez eux à coup de cruches ; les cabinets aussi étant inexistant, la mère de famille devait chaque matin aller « jeter le seau » à la rivière, armée donc de son ustensile et du balai allant toujours avec. Parfois on voyait des commères papotant un moment avec leurs attributs en main...

Et la lessive ? grosse question. Comment laver et surtout rincer des draps dans un évier sans eau ? Eh bien les pauvres femmes attendaient le beau temps pour aller à la rivière noyer leurs saletés.



A la maison nous avions la chance d'avoir non seulement l'eau mais aussi « la terrasse » pièce à demi couverte où trônait la cheminée.

Sur une table, le baquet en bois pour laver le linge avec savon et eau chaude et « graisse de coude » Là est le cuvier, grand bac arrondi posé sur un support. Le linge lavé, le plus ordinaire, est placé au bas, recouvert peu à peu par celui qui est lavé au fur et à mesure..

Enfin le cuvier plein, on place sur le tout un sachet plein de cendres de bois et la laveuse verse peu à peu des casseroles d'eau bouillante qui s'étale et s'infiltre jusqu'au fond. Là il faut ouvrir le robinet pour recueillir l'eau qui est réchauffée dans la cheminée et recommencer à arroser le haut etc...cela plusieurs

fois. C'est long, c'est fastidieux et pénible. Alors vinrent les lessiveuses avec leur petit fourneau spécial. Le linge lavé était placé dans cet engin tout autour de la tige du milieu où montait l'eau chaude venant du foyer du bas et se répandait en haut par un « champignon » arrosoir. C'était bien mieux et moins fatiguant pour ma mère. Le lendemain tout étant refroidi il fallait enlever le linge, le tordre pour l'essorer et le porter à la rivière dans une grande corbeille. Là, en face du « Parterre » école aux grands platanes, ma mère, agenouillée sur une dalle, plongeait chaque pièce de lingerie dans le courant, lançant son drap de lit qui formait parfois une grosse cloque au dessus de l'eau, elle le ramenait peu à peu, le tapant à coups de battoir. Moi je rinçais les mouchoirs inutile de dire si j'aimais ça mais je n'arrivais jamais à faire la moindre petite cloque !

Une fois tordu et un peu essoré, le linge était étendu sur le gravier, il fallait ne pas prendre trop de place car il fallait ne pas prendre trop de place car il y avait d'autres lavandières au travail. Inutile de dire combien « la grabo » (le gravier) était propre ; outre les crues qui nettoyaient assez souvent le lit de la rivière, les lavandières entretenaient leur gravier : le moindre brin d'herbe, la moindre flaque de sable, tout était sacrifié inexorablement et le linge séchait au soleil bien arrangé, bien étalé car ces ménagères avaient à cœur de montrer leur bien et leur savoir faire à tout un chacun.



Chaque hiver ma mère achetait une moitié de cochon et la charcuterie se faisait à la maison. C'était un gros travail car il fallait tout faire à la fois : pâté de foie, saucisses, boudins, fressure (morceaux coupés en menus morceaux que l'on faisait frire à la poêle avec des pommes de terre, c'était le menu obligé de la « fête ») Le fourneau, le gaz, la cheminée de la terrasse, tout était allumé et chacun papillonnait ici ou là pour faire cuire ou fabriquer ces « gourmandises ». Le jambon était monté au grenier dans un baquet de bois rempli de gros sel où il va séjourner quelques temps, puis il sera pendu à une poutre pour sécher. Les hommes, mon père et mon oncle, ne prenaient point part à ces travaux. Ils avaient seulement sélectionné les pièces à travailler, et les femmes faisaient les « finitions ». On appelait cela « faire la fatigue du cochon » Tout ce savoir-faire remontait à la nuit des temps et s'était transmis de génération en génération.



Mon oncle né en 1860 était resté fidèle au costume traditionnel des paysans : blouse de lin bleu, froncée à l'encolure en pointe, laissant apparaître le col et le plastron de la chemise empesés décorés d'un mince ruban noir noué simplement autour du cou. Les poignets aussi étaient empesés ; le pantalon en velours côtelé, gros souliers à clous ; en hiver sabots de bois avec empeigne de cuir (les galoches gauloises) En toute saison, c'était le même costume, jamais ni veste ni pardessus, simplement en hiver des sous-vêtements plus épais et un grand cache-nez en grosse laine, casquette portée en permanence , tel était le vigneron travaillant son hectare de terre à la pioche à longueur d'année et produisant un vin de première qualité sans produit chimique quelconque. Dans sa jeunesse, il avait acheté « les Misérables » de Victor Hugo au fur et à mesure de leur parution en feuilletons, ainsi que « la légende des siècles » ; il avait fait relier ces différents feuillets... s'il avait eu les livres d'aujourd'hui !!

Vers les années 1925 se produisit un miracle : l'électricité ! A la salle à manger, une suspension à gaz plafonnait au dessus de la table, c'était le seul éclairage digne de ce nom ; pour la cuisine, ma mère mettait la lampe « Pigeon » sur le couvercle de la bouillotte de la cuisinière à charbon et faisait les repas à la lueur de ce petit appareil (car elle n'était pas grande cette lampe : à peine 20 à 25 cm de haut, avec un verre en forme de bulbe, fonctionnant à l'essence) pour aller et venir dans la maison, on se servait de ce petit « Pigeon » qui accompagnait chacun dans sa chambre. Lorsqu'on plaça tout le dispositif électrique avec fils apparents, boutons à tourner et que tout à coup la lumière jaillit éclairant tous les coins obscurs jusque là, ce fut l'émerveillement.



Vers cette même époque on assiste au balbutiement de l'aviation. Dès que l'on entendait un certain ronflement dehors, vite on sortait sur le balcon pour voir cette chose inimaginable qui frôlait presque les toits. Il y eu un meeting (grand mot pour ce qui se passa) Je laisse ma sœur raconter cette aventure, dans une lettre qu'elle écrivit : »Enfin, nous sommes partis à une heure avec Valette (voiturier qui véhiculait les gens dans une sorte de plate-forme comportant un dais, des rangées de bancs et qui faisait surtout le service Bédarieux-Lamalou., cette petite station étant en pleine activité à cette époque) pour le terrain situé près du Bousquet, à hauteur de la campagne de Prades nous avons vu l'avion qui le matin avait survolé la ville, empêtré dans les arbres près de la rivière. Nous arrivons vers 2h au Ruffas, le meeting (1 seul avion) devait avoir lieu à 3h ... A 5h30 l'hélice n'avait pas encore voulu tourner et Valette qui devait aller à Lamalou cornait depuis 4h et demi.. Enfin nous sommes parties sans avoir rien vu et après nous être énervées pendant des heures sous un soleil de plomb à regarder toujours un même point : l'avion qui ne voulait pas voler... »

14 juillet 1926 pendant que ma sœur et son mari se rôtissaient au soleil, ma mère m'avait conduite à la Perspective où l'on offrait le goûter aux « enfants du peuple ». On c'est la mairie, et les enfants du peuple goûtaient, en même temps que les gâteaux, l'ombre bienfaisante des grands platanes dont les branches très longues et ployées touchaient presque le sol.

Avait également lieu, en fin d'année scolaire la distribution des prix, avec les personnalités de la commune assises sur une estrade et pontifiant à qui mieux mieux, de telle sorte que nous, pauvres gamines, nous nous sentions quelque peu écrasées et gênées.



Le temps passait, nous grandissions, et nous voilà un beau jour de 1934 ou 35 sur la place Ferdinand Fabre, attendant l'heure de la rentrée au cours complémentaire (actuellement salle de loisirs) Arrive gesticulant et rayonnante, surexcitée, une fille qui s'écrie : »oh ! si vous saviez ! qu'il chante bien ! « qui ? » « il s'appelle Tino Rossi...il est corse et il a une voix, mais une voix ! .. Nous toutes, nullement ébranlées, ignorant de qui elle veut parler, la regardons, pensant que quelque mouche a dû la piquer...Et,

comme tout le monde, par la suite nous écoutions le beau chanteur à la voix de velours et savions toutes ses chansons.

Seuls les garçons étaient demeurés inflexibles et appelaient Tino Russard (les jaloux) celui vers qui allaient tous les cœurs...

De la Place Ferdinand Fabre nous allions faire une heure de gymnastique avec un prof de gym hors du commun. C'est un monsieur qui doit bien avoir la soixantaine Il nous conduit (deux par deux) au Jardin des Plantes, nous fait aligner en deux rangées face à lui et commande « bras en avant ! bras zéro (je suppose que c'est la bonne orthographe) ceci pendant une dizaine de fois, puis, tout à coup roule «rr rompez ! » nous rompons, la leçon est finie.. les garçons jouent au foot avec un ballon surgi miraculeusement du néant, les filles vont s'asseoir par petits groupes et papotent à qui mieux mieux, cependant que notre « maître » se promène à petit pas derrière son ventre rondet, la pipe au bec, le vaste feutre noir à grands bords abritant ses pensées ou ses préoccupations, en attendant l'heure de revenir à l'école.

Et l'école nous y revoici. C'est un jour fatidique pour l'instituteur qui fait l'objet d'une inspection gratinée. Inspecteur d'académie, inspecteur primaire, directeur ; ces trois messieurs font irruption dans la classe, on amène les chaises, l'inspecteur primaire, grand et mince comme un brin d'osier, trébuche et le brin d'osier se plie en 3 pour s'affaler plouf ! dans le sceau à charbon...Personne ne rit.. mais chacun étouffe un éclat de rire, quitte à s'étrangler. Le pauvre instituteur ne pense pas à rire, il est si émotionné par le petit supplice qu'on lui fait subir qu'il a la tremblote et n'arrive pas à mettre le liquide d'un tube d'essais dans un autre.



Autre leçon, celle-là, faite par un ancien chanteur d'opéra qui s'est mué en professeur de musique. Il a un guide chant et nous chantons...mais emporté par la nostalgie de son passé, il ne peut s'empêcher de nous parler de son ancien métier et nous sommes tout oreille... « une fois (c'est lui qui parle) on jouait une scène de duel que l'on connaissait par cœur pour l'avoir représenté des centaines de fois...et voilà que tout à coup une épée s'envole et va se planter dans le dossier d'un fauteuil du premier rang où elle vibre quelques secondes...le SEUL fauteuil de libre ! ...Ouf ! tout le monde a eu chaud, vous pouvez le

croire » nous aussi nous avons eu chaud et avons parlé quelques temps de ce hasard qui...etc...de la vie de la mort, de l'imprévu...

Il vaut mieux parler des fêtes qui avaient lieu une fois par an dans chaque quartier de Bédarioux. La seule que je connaissais bien était celle de Saint Louis. Elle avait lieu évidemment pour la fête de ce saint, le 25 août ou plutôt le dimanche le plus proche de ce jour là. Une semaine à l'avance deux ouvriers de la mairie venaient déchausser des moellons de l'avenue de la gare de loin en loin pour y planter des mâts portant drapeau tricolore, ils trouaient aussi tout autour du carrefour des 3 chemins où avait lieu le bal. Les jeunes (18 à 20 ans) allaient au Causse cueillir des rameaux de buis avec lesquels ils faisaient des guirlandes qu'ils piquaient de petits bouquets de fleurs qu'ils fabriquaient eux-même avec du papier aux vives couleurs. La guirlande fleurie était placée sur les mâts tout au tour de la piste de danse. Des petits bouquets étaient vendus aux gens. L'orchestre trônait sur son estrade, les cafés de la place et ceux de l'avenue de la gare sortaient leurs guéridons et leurs chaises, remplissant les trottoirs.



Le petit café à côté de chez moi s'étalait aussi sur la moitié de la chaussée (pas de véhicules ce jour là) La cuisine était occupée par une « cornue » pleine d'eau où flottaient des pains de glace et où gisaient des dizaines de bouteilles de bière et de limonade. Quelques baraques foraines brillaient par-ci par-là éclairées à l'acétylène et vendaient confettis et « gisclets » (genre de tube dentifrice rempli d'eau à la rose) Dès le samedi soir commençait la fête, les rues se remplissaient de monde, les terrasses des cafés aussi, bientôt l'orchestre entraînait tout le monde et c'était des va-et-vient, des courses, des dérobades, les garçons essayant de coincer les filles pour leur faire manger des confettis ou les arrosant copieusement. Celles-ci répliquaient de la même façon et les cris, les rires, les bousculades allaient bon train jusque tard dans la nuit.

A l'aube, les musiciens allaient sous les fenêtres des édiles ou de quelques donzelles donner l'aubade et toute la matinée était employée à dormir, sauf évidemment les esclaves de service, je veux dire les mères de familles qui devaient penser au menu.



Au siècle dernier, me dit une cousine, on élevait des canards pour la Saint Louis. Achetés petits, les canetons étaient conduits à la rivière où ils passaient la journée, le soir on allait les chercher mais au bout de peu de temps, on leur ouvrait simplement la porte le matin, ils descendaient tout seuls à la rivière et remontaient seuls le soir, chacun à sa maison. Pauvres petits ! s'ils avaient su !!

Dans l'après-midi du dimanche avaient lieu des jeux : course en sac, sou à attraper avec la bouche au fond d'une poêle tartinée de suie ..etc... Tout le monde s'amusait de bon cœur . Les congés payés de 1936 vont porter un coup à ces fêtes ancestrales, les jeunes s'en vont ailleurs porter leur joie et leur activité...mer, campagne, montagne...



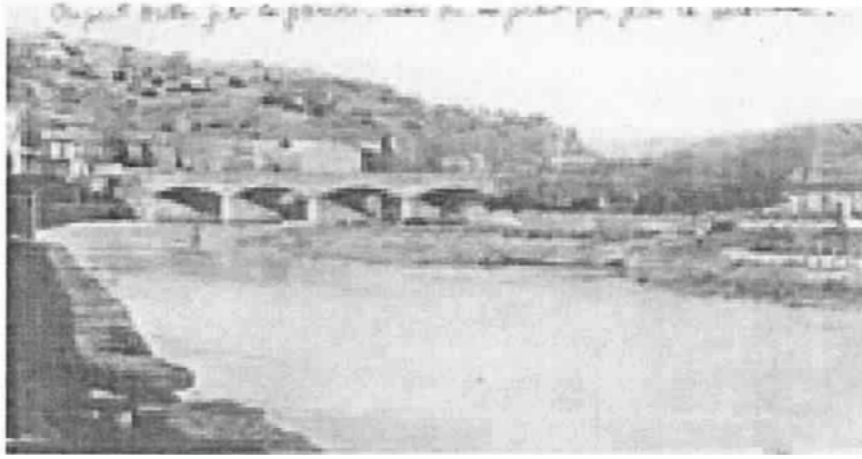
Fête uniquement pour les garçons, le conseil de révision. Chaque année, les garçons de 18 ans sont convoqués à la mairie où on les pèse, les toise, les regarde sous tous les angles pour les déclarer « bon pour le service » ou « réformé »

Ce sont les « bons » qui seront chargés de défendre la patrie en cas d'attaque ennemie. Qu'en pensent-ils ? je ne sais pas, mais pour eux c'est le passage à l'état adulte, ils vont ce jour là au café pour la première fois, et si sur leur chemin ils rencontrent des filles, ils se précipitent pour les embrasser, pouah !ils sont hirsutes, à moitié saouls...

Tant que dure l'été et surtout la canicule, les maisons gardent les vitres fermées, les volets en clé pour empêcher le soleil d'y entrer, mais le soir, les volets s'ouvrent, les vitres aussi et l'air de la nuit peut rentrer à flots. En attendant, les gens sont descendus sur le pas de leur porte chacun avec sa chaise et ce sont des palabres jusqu'à 10 ou 11h : « ils prennent le frais », d'autres vont se promener sur « le chemin de dessous » qui longe la rivière, d'autres encore s'assoient au milieu du pont sur le trottoir.

Jadis, pour entrer dans Bédarieux, certaines marchandises devaient payer un droit d'octroi. Pour cela, il fallait peser le chargement des chars et charrettes et plus tard des camions, sur des bascules creusées dans le sol. Il y avait un octroi à la gare, un autre au départ du « chemin de dessous » avenue de la Gare, un platane indique encore l'emplacement. Il y abritait une toute petite maison, la loge du douanier (qui était un mutilé de guerre)

Il devait y avoir un octroi à chaque départ de route, vers Lodève, Béziers, Montpellier
Ils ont disparu avec la guerre de 1940.



Une chose mémorable, c'est la crue de 1929...

Le Pont Vieux était interdit parce qu'on allait l'élargir, les ouvriers s'étaient emparés de lui, enlevant garde-fous et trottoirs. Les piétons, pour aller en ville ou au faubourg, devaient prendre l'escalier un peu en amont du pont, quai d'Orb ensuite traverser la « grave » passer par une passerelle, haute de quelques marches, en bois, puis remonter l'escalier conduisant au Planol. Les quelques voitures de passage, devaient obligatoirement passer par le Pont Neuf.

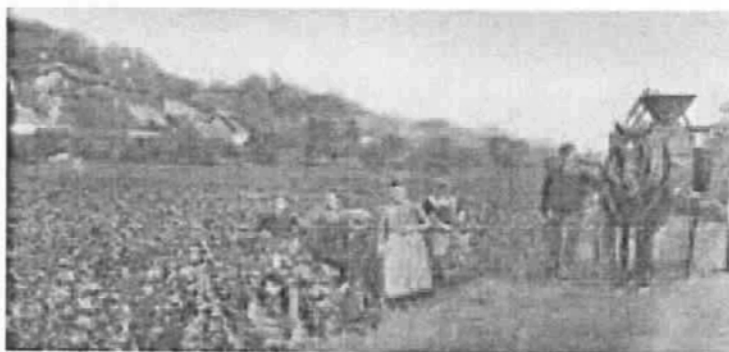
Voici donc les ouvriers au travail ; ils sont planté des deux cotés de l'édifice, de hauts madriers, très près l'un de l'autre et voilà une crue subite qui rapplique, je crois qu'elle est due à la rupture d'un petit barrage...mais elle heurte les madriers qui se mettent à frémir, puis à se déchausser, enfin à danser, retenus seulement par le haut. Des badauds regardent avec frénésie... Attention... celui-là et celui là !!! il ne manque pas d'exclamations... enfin un madrier se décide, las de lutter, il lâche prise et la foule réjouie lâche un « Ah ! et d'un ! »

Tous les madriers sont partis avec le flot...et tous les piétons ont dû emprunter le chemin du Pont Neuf car il n'y avait plus de passerelle.

Les travaux ont duré plus que prévu, d'autant plus que les Rues Basses ont été évacuées et transformées en une grande place. En même temps fut bâti l'établissement des Bains Douches et que tout cela porte la date gravée de 1930.

Il faut que je parle d'Aimé. C'était un marchand de bonbons, son petit éventaire monté sur deux roues comportait un tas de petits casiers remplis chacun d'une variété de bonbons. Tout autour les gosses s'agglutinaient comme des mouches. « Aimé, c'est combien ça ?.. » et chacun montrait du doigt ce qu'il voulait acheter. Alors Aimé, avec une patience souriante pointait l'index et le majeur réunis les posait au bord du casier. « Cà ? deux sous, ~Aimé! ça ? » déplacement des deux doigts, « Aimé... Aimé !... » on l'appelait de tous cotés. Il ne se lassait jamais, toujours souriant ; je crois qu'il s'amusait de toute cette animation. il vivait avec son père et son frère et quand ils furent morts tous les deux il ne lui resta que ses chers petits clients qui illuminait sa vie solitaire et ceux-ci aimaient bien ce vieux bonhomme, jamais ils ne cherchèrent à lui voler quoi que ce soit (c'est qu'ils avaient le sens moral ancré dans la cervelle car à la maison, à l'école, au catéchisme c'était la même loi qu'on leur rabâchait : ne rien prendre aux autres... alors les petites cervelles calculaient qu'avec tant de sous, ils peuvent acheter tant de bonbons à 3 ou 4 sous. Evidemment avec peu ils voulaient avoir le plus possible, réflexe naturel. Le vieil Aimé vit ainsi défiler plusieurs génération de petits clients... Agé et ne pouvant pas se suffire, il alla à l'hospice Saint Louis, j'allais le voir de temps en temps. Aux alentours de Noël, je lui dis « Bientôt la Fête, vous aurez un bon menu.. »

« oh ! » me répondit-il d'un air désolé « je suis au régime, alors ! et puis les fêtes, combien de fois j'ai pleuré parce que j'étais seul ! » Et dans son cœur, il l'était toujours, bien qu'entouré de personnes de son âge .



Sujet plus gai...les vendanges. Chaque famille avait un bout de terre depuis que le premier « immigré » était descendu de sa montagne pour venir travailler à Bédarieux.

Les gens de la campagne, bien qu'utilisés en tant qu'ouvriers d'usine pour la plupart avaient gardé en eux l'amour de la terre et beaucoup d'entre eux achetèrent un lopin de cette terre nourricière qui avait alimenté la famille depuis toujours. Ils plantèrent la vigne, quelques arbres fruitiers, notamment des cerisiers, les pêcheurs sortaient tous seuls car il se trouvait toujours des noyaux de pêche dans les débris de cuisine que l'on montait à la vigne pour faire le compost. Les vendanges voyaient rassembler toute la famille, des amis même, car elles seraient vite faites...la vigne n'était pas bien grande, mais quelle animation ! tout en coupant les raisins, les langues allaient bon train et les mots, les cris, les rires se répondaient d'une souche à l'autre et attention aux « capounades » les grappillons oubliés que l'on vient vous écraser sur la figure) Après une matinée de travail, repos et repas comportant soit un « tripat » soit un « mouchettat » réconfortant au possible. Aie ! pour se remettre à l'ouvrage avec un estomac aussi bien calé !...



Mai 1940 l'arrivée des gens du Nord et des Belges, ils étaient là juste pour les cerises, ils se promènent le soir, un cornet de papier journal plein de cerises au creux du bras et se délectent de ces fruits dont ils crachent les noyaux le plus loin possible, le lendemain les trottoirs et les ruisseaux en sont pleins.

Il y avait trois cinémas à Bédarieux : le Paillous (aujourd'hui le Star) le Kursaal rue de Clairac, le Trianon, aujourd'hui magasin de meubles, et bien plus tard le Luna Parcqui avait une piste de patins à roulettes.

Le Paillous simple salle sans aucune coquetterie jouait toujours de films avec Tom Mix, le héros qui luttait seul contre les méchants indiens et qui tirait à l'arc de tous cotés sur son cheval au galop, tuant chaque fois un indien, et toujours les indiens qui lui tiraient dessus et le rataient.



Comme le film était en noir et blanc, muet par dessus le marché, on passait en même temps que lui toujours les deux mêmes disques.

Le Trianon, lui, était plus grand et « faisait » aussi théâtre et café. Il avait une pianiste qui avait un répertoire plus étendu.



Avec l'école (cours complémentaire et anciens élèves) le directeur avait monté « le bourgeois Gentilhomme » qui eut beaucoup de succès, joué deux fois il fut représenté également à Graissessac et c'était la première fois que les gamines de 13 ans mettaient du rouge à lèvres ! un événement !

A la fin du carême, les bouchers de Bédarioux promenaient le bœuf gras dans les rues et faisaient montre de talent en exposant des pièces de viande artistement décorées dans leur vitrine. Tout le monde allait admirer...

Pendant la mi-carême (le mardi gras) les jeunes faisaient des « caretades » défilés de chars et charrettes enguirlandés portant un groupe « d'endéguisés » qui avaient fait eux-même les chansons, ironiques comme il se doit, et les exécutaient avec grimaces. Les rois de cette parade étaient ceux de la « saco » (le château) ils n'en étaient pas peu fiers...

Le dimanche soir, ma mère nous servait le souper, réunissant ainsi ses deux filles, leurs maris et leurs enfants et il y avait souvent un poulet rôti. Mon beau-frère le découpait et chaque fois quelqu'un lançait « encore un qu'Hitler n'aura pas ! »

Mais ... hélas !!!